



**HAL**  
open science

# Observations on "poverty" of the Soviet intelligentsia at the time of the Great Turn around

Rolet Serge

► **To cite this version:**

Rolet Serge. Observations on "poverty" of the Soviet intelligentsia at the time of the Great Turn around. *La Revue russe*, 2020, 54, pp.33-56. hal-03964712

**HAL Id: hal-03964712**

**<https://hal.science/hal-03964712>**

Submitted on 31 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## REMARQUES SUR « LA PAUVRETE » DE L'INTELLIGENTSIA SOVIETIQUE A L'EPOQUE DU GRAND TOURNANT

Dans ses mémoires, Véniamine Kavérine écrit, à propos des retombées espérées de son roman *Neuf dixièmes de destin* (*Devjat' desjatyx sud'by*, 1925) : « Qu'est-ce que je m'imaginai ? Je ne sais pas. Est-ce que j'espérais que ce soit un pas vers un avenir brillant, vers la richesse (j'étais pauvre), vers l'influence (dont je n'aurais su que faire) ? » Au milieu de cette série d'hypothèses, une chose semble hors de doute : « J'étais pauvre » (« *Ja byl beden*<sup>1</sup> »). Quand il compose *Épilogue*, au début des années soixante-dix, Kavérine n'est plus sûr de ce qu'étaient ses aspirations près de cinquante ans plus tôt, mais il n'hésite pas à affirmer que, en ce temps-là, il était pauvre. À l'époque dont il s'agit, celle des meilleures années de la NEP, et plus encore au temps du premier Plan quinquennal, la pauvreté est l'un des caractères principaux du profil social et de l'image de soi des écrivains et, plus largement, de ce que la sociologie russe a appelé « l'intelligentsia créatrice<sup>2</sup> ».

On peut se demander à quoi renvoie la représentation selon laquelle les intellectuels et les artistes soviétiques sont pauvres au début des années 1930. La présente étude s'appuie sur les données fournies par un échantillon de ce milieu, constitué par quelques collaborateurs des éditions Academia, dont les activités ont laissé une trace dans leurs écrits personnels et dans les archives russes. Ces personnages peuvent être considérés a priori comme représentatifs de l'intelligentsia de Moscou et de Léninegrad : ils n'appartiennent pas à sa frange la plus prospère, celle, très restreinte, qui est proche des milieux dirigeants et dans certains cas se confond avec eux, comme Maxime Gorki ou Démian Bedny avant sa disgrâce. Il s'agira de mettre en parallèle la pauvreté des intellectuels avec les éléments tangibles de leur situation matérielle, en particulier avec leurs revenus. Les multiples contrats d'édition signés par des directeurs de collection comme Alexeï Djivélégov, Abram Efros et d'autres responsables de projets chez Academia, comme Korneï Tchoukovski, Anatoli Vinogradov ou Léonid Grossman, leur ont rapporté des sommes très élevées, comparées aux revenus courants de l'époque, mais

---

<sup>1</sup> Veniamin Kaverin, *Эпilog (Épilogue)*, Moscou : Èksmo, 2012, p. 35.

<sup>2</sup> Cf. *Власть и художественная интеллигенция : документы ЦК РКП(б), ВКП(б), ВЧК, ОГПУ, НКВД о культурной политике : 1917-1953 гг.*, Moscou, Demokratija, 1999.

habituelles dans le monde de l'édition. Nous sommes en présence d'un groupe social dont les gains professionnels sont élevés et qui néanmoins se perçoit comme pauvre<sup>3</sup>.

### « La misère de la plupart des écrivains »

À Léninegrad, où il vit, et à Moscou, où ses affaires le conduisent très fréquemment, l'écrivain Korneï Tchoukovski, collaborateur assidu d'Academia, rend visite à leur domicile à ceux qu'il appelle « mes amis écrivains », Iouri Tynianov, Lidia Seïfoullina, Marietta Chaguinian, et, moins souvent, à toute une série de personnes du monde de la littérature, de la presse et du livre, comme Victor Chklovski, Boris Pasternak, Alexeï Tolstoï, ou les éditeurs Anatoli Vinogradov et Mikhaïl Koltsov. Son *Journal* regorge d'indications sur leur environnement domestique et sur leur train de vie. Il évoque leur logement, leurs proches, leurs repas, leurs vêtements, leurs préoccupations, leurs projets, leur moral. Il note un jour, car c'est rare, qu'il y a « de la viande, des bonbons, du miel » à la table de Chklovski<sup>4</sup>. La vie que mènent ses amis écrivains n'est pas plus florissante que la sienne. Les soucis que leur donnent les difficultés à se procurer les biens les plus ordinaires, le temps qu'ils passent, souvent en pure perte, à courir magasins et dépôts les empêchent de travailler. Les tâches serviles, pourvoyeuses des revenus nécessaires pour faire bouillir la marmite familiale, prennent le pas sur les travaux nobles, comme la rédaction de textes littéraires ou d'articles critiques.

« Je suis allé au congrès des jeunesses communistes avec Iline et Marchak. C'était à Moscou, au Kremlin. Je n'avais pas de gants, mon manteau était déchiré, mes caoutchoucs dépareillés. Bref, douleur et humiliation. Sans parler de mes insomnies. J'ai prononcé mon discours pour la défense du conte. Je me sens vieux et blessé. [...] Et j'enrage de m'être lancé dans Nikolaï Ouspenski, dont je n'arrive pas à venir à bout. Tous ces travaux éditoriaux que je fais pour Academia me mangent tout mon temps et m'empêchent d'écrire. À mon retour de Moscou, j'ai

---

<sup>3</sup> On évitera ici de se poser la question de savoir si l'intelligentsia est une « classe » ou une « couche ». Sur ce débat, cf. : Ivan Szelenyi, « La position de l'intelligentsia dans la structure de classe des sociétés socialistes d'État », in : *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 22, juin 1978. « Bureaucratie d'État et pouvoir des intellectuels », p. 61-74.

<sup>4</sup> Kornej Čukovskij, « 19 novembre [1930] », *Dnevnik. 1930-1969*, texte établi et commenté par Elena Čukovskaja, Moscou : Sovremennyj pisatel', 1994, p. 20 ; tr. fr. par Marc Weinstein, Korneï Tchoukovski, *Journal. 1930-1969*, Paris : Fayard, 1998, p. 34.

Dans les notes suivantes, les références à cet ouvrage sont indiquées ainsi : Čukovskij, la page de l'édition russe, la page de la traduction, et la date figurant dans le fragment, soit ici : Čukovskij, p. 20/34, 19 novembre 1930. La traduction de quelques rares passages est légèrement modifiée.

retrouvé ce maudit Nékrassov, ma solitude et l'enfer de mes travaux alimentaires<sup>5</sup>. »

La vie quotidienne engloutit l'argent durement gagné. Au printemps de 1930, Tynianov confie à Tchoukovski que, pour pouvoir payer ses impôts, il a été contraint d'accepter un contrat d'édition de son roman sur Küchelbecker à un tarif excessivement bas<sup>6</sup>. Dès cette période, avant que, en 1932-1933, les bouleversements du Grand Tournant n'aient encore produit leurs effets les plus désastreux sur le niveau de vie des Soviétiques, les écrivains n'arrivent pas à joindre les deux bouts. Plus tard, en 1935, alors que l'approvisionnement s'est un peu amélioré, Mikhaïl Slonimski parle de « la misère de la plupart des écrivains ». L'expression, employée par opposition à « la richesse d'Alexei Tolstoï », est appuyée, mais elle dit bien quelque chose du standing courant des gens de lettres à cette époque<sup>7</sup>.

À la fin du mois de novembre 1931, Tchoukovski n'a toujours pas de manteau alors que la température est déjà de – 20° C<sup>8</sup>. Il n'en trouve pas, même au Torgsin<sup>9</sup>. Sur le marché privé, un manteau d'homme coûte environ 375 roubles, le double du prix, déjà prohibitif, affiché dans les magasins d'État, ce qui correspond à peu près à la totalité du salaire mensuel d'un cadre de du monde de l'édition à Moscou, et trois fois celui d'un ouvrier, un an plus tard, en 1933, qui s'élève à 125 roubles par mois<sup>10</sup>. Or Tchoukovski en est à emprunter cinquante roubles à droite, vingt à gauche, en attendant de toucher ses droits d'auteur. D'autres parmi les intellectuels employés par les maisons d'édition, moins célèbres que lui, sont encore plus à plaindre. Après des dizaines d'années d'une carrière d'éditrice, Anna Gansen « est tellement dans le besoin qu'elle est venue trois fois à la Jeune Garde pour toucher vingt-cinq roubles<sup>11</sup> ».

---

<sup>5</sup> Čukovskij, p. 74/91, 22 décembre 1932. Čukovskij fait allusion à ses éditions de Nikolaj Uspenskij et de Nikolaj Nekrasov, auxquelles il travaille à cette époque pour Academia.

<sup>6</sup> Čukovskij, p. 8/16, 11 mai 1930. Il s'agit de la 4<sup>e</sup> édition de *Kjuxlja (Kioukhlia)*, qui figure dans Jurij Tynjanov, *Sobr. soč.*, Léningrad-Moscou : GIXL<sup>7</sup>, 1931. La première édition date de 1925. Le roman est paru en français : Iouri Tynianov, *Le Disgracié*, tr. fr. d'Henri Perreau, Gallimard, 1957.

<sup>7</sup> Čukovskij, p. 126/151, 26 avril 1935.

<sup>8</sup> Čukovskij, p. 38/48, 28 novembre 1931.

<sup>9</sup> *Ibid.* Dans les années noires de l'approvisionnement, l'Union pan-soviétique pour le commerce avec les étrangers (Torgsin), ouvert aux citoyens soviétiques à partir de l'automne 1931 ; propose des marchandises de toutes sortes, en particulier des produits alimentaires, contre de l'or ou des devises. Cf. : Elena Osokina, *3a fasadom « stalinskogo izobilija » (Derrière la façade de « l'abondance stalinienne »)*, Moscou : ROSSPEN, 1999, p. 160 sq. Une version abrégée de cette recherche est parue en français : Elena Osokina, « Une hiérarchie de la pauvreté [Approvisionnement d'État et stratification sociale en URSS pendant la période du rationnement, 1931-1935] », tr. par Lydia Obolensky in : *Cahiers du monde russe : Russie, Empire russe, Union soviétique, États indépendants*, vol. 39, n° 1-2, Janvier-juin 1998. *Les années 30 – Nouvelles directions de recherche*, p. 81-97.

<sup>10</sup> Cf. : E. Osokina, *op. cit.*, p. 129, note 2; Archives Russes d'État de Littérature et d'Art (RGALI). 613-1-3, feuille 71 ; 629-2-11.

<sup>11</sup> Čukovskij, p. 89/109, 10 novembre 1933.

Les éditeurs ont tendance à verser les droits d’auteur en retard, il faut aller faire le siège des bureaux, quelquefois sans succès, écrire, souvent à plusieurs reprises, pour réclamer son dû<sup>12</sup>. Tchoukovski poursuit Ionov jusque chez lui :

« Je cours de nouveau entre la Jeune Garde et les Éditions d’État ; c’est mon cercle vicieux à moi. Tel est apparemment mon destin de maudit : courir les éditeurs pour leur arracher quelques kopecks, sans avoir le temps d’aller au musée, au théâtre, ou de rendre visite aux gens que j’aime. Ma vie se passe dans les bureaux, dans des rendez-vous permanents avec Ionov, Soloviov, Tsvankine. Ce soir, je suis allé voir Ionov. [...] Nous nous sommes installés, et il a aussitôt décidé de m’acheter quatre livres (qui ont destinés à l’étranger) et de me donner une avance de cinq cents roubles. (Ça me fait plaisir. Je vais pouvoir repartir rapidement pour Pétersbourg. Il faut que je prépare le second tome de Sleptsov et que je corrige *l’Ensoleillée*. C’est beaucoup de travail. Et je n’ai plus le droit de me plaindre, puisque j’ai de l’argent pour un mois <sup>13</sup>.[...]) »

Ce genre de passage est fréquent dans son journal. Nous lisons un peu plus loin :

« Aujourd’hui je dois aller à *la Gazette littéraire* m’occuper de mes droits d’auteur. Que je suis las de faire le pied de grue dans ces couloirs et antichambres ! [...] On pourrait croire que nous n’avons pas besoin de grand-chose puisque nous ne sommes que deux. En fait, nous travaillons tous deux comme des bagnards, et ça fait deux mois que je n’ai pas mis trois cents roubles à la Caisse d’épargne. J’ai vendu certains de mes livres et j’ai encore des dettes. [...] Hier, j’ai pris le tramway pour aller chercher mon argent à *la Gazette littéraire*<sup>14</sup>. »

Quelques mois plus tard, il écrit, amer et désabusé :

« J’ai cinquante ans et mon esprit est occupé à des choses petites et mesquines. [...] Je suis un guignard et un raté. Au bout de trente ans de travaux littéraires forcés, je suis sans le sou, sans nom – un “débutant”, quoi<sup>15</sup>. »

Tchoukovski est assez mal vu du pouvoir. Pendant cinq ans, il n’a pas eu le droit de lire ses propres contes aux enfants en public, et il arrive souvent que la censure fasse capoter ses projets, ce qui a une incidence fâcheuse sur ses revenus<sup>16</sup>. Mais il est célèbre et très actif. Il estime

---

<sup>12</sup> Il est fréquent non seulement que le paiement des droits d’auteur n’ait pas lieu, comme il est fixé par contrat, à la remise des travaux, mais encore que les avances dues à la signature des contrats ne soient pas versées non plus pendant des mois (RGALI. 629-1-35).

<sup>13</sup> Čukovskij, p. 38/48-49, 28 novembre 1931.

<sup>14</sup> Čukovskij, p. 50/64, 4 mars 1932.

<sup>15</sup> Čukovskij, p. 63/77, 1<sup>er</sup> juillet 1932.

<sup>16</sup> Čukovskij, p. 72/89, 17 novembre 1932

recevoir environ cinq cents lettres d'enfants par an<sup>17</sup>. Son livre de réflexions sur la littérature enfantine *De deux à cinq ans (Ot dvux do pjati)* compte six éditions entre 1928 et 1936, et son poème pour enfants *Frotte bien (Mojdodyr)*, illustré par Iouri Annenkov, en connaît dix-neuf entre 1923 et 1934. Ces succès ne suffisent pas à le tirer de la précarité matérielle et financière.

### « Six cents rations académiques »

La pauvreté qui sévit parmi les intellectuels ne tient pas qu'au manque d'argent et au niveau « fabuleux » des prix spéculatifs des biens de consommation, devenus introuvables dans les magasins d'État<sup>18</sup>. Au début des années trente, la désorganisation de l'approvisionnement provoquée par l'interdiction de la quasi-totalité du commerce privé en dehors du marché kolkhozien aggrave les pénuries. L'instauration au début de 1931, sur décision du Politburo, du rationnement généralisé fait que, au jour le jour, ce n'est pas seulement, ni même principalement l'argent qui permet de se procurer la plupart des biens et services élémentaires (le logement, les produits alimentaires, les vêtements, les soins médicaux), mais le fait de disposer d'un accès à tel ou tel « râtelier » spécial (« *speckormuška* »). Il existe toute une hiérarchie de circuits d'approvisionnement : seuls les circuits supérieurs, dont l'accès est le plus restreint, assurent un niveau de vie confortable<sup>19</sup>. L'« approvisionnement spécial » (« *specs nabženie* ») est pour l'essentiel limité aux cercles les plus élevés du pouvoir central<sup>20</sup>. Les membres de l'intelligentsia scientifique et créatrice, en fonction de leur notoriété et des responsabilités dont ils sont chargés, en bénéficient dans des proportions variables, selon des modalités dont les grands principes ont été définis au temps du communisme de guerre<sup>21</sup>.

---

<sup>17</sup> Čukovskij, p. 10/20. Fin juillet (le 19) 1930.

<sup>18</sup> Cf.: E. Osokina, *op. cit.*, p. 146.

<sup>19</sup> Elena Osokina explique que la ration alimentaire (« *paěk* ») des ouvriers de l'industrie de la région de Moscou, plus généreuse que celle des autres catégories socio-professionnelles et des ouvriers d'autres régions, reste une pauvre ration de pénurie. Il est courant que le panier ouvrier le mieux garni ne contienne que de la viande de cheval, d'ailleurs souvent remplacée par du poisson séché ou des conserves (*op. cit.*, p. 78). La qualité et la quantité des produits du « panier » dépend de trois critères : le rôle du bénéficiaire dans l'industrialisation ; sa situation géographique ; sa proximité par rapport au pouvoir (*op. cit.*, p. 99-100)

<sup>20</sup> Le « panier (alimentaire) spécial » (« *specpaěk* ») de catégorie A (« *Litera A* ») est détaillé par E. Osokina, *op. cit.*, p. 128.

<sup>21</sup> Sur le détail de l'approvisionnement spécial auquel a droit une partie de l'intelligentsia et sur les critères d'attribution, cf. : E. Osokina, *op. cit.*, p. 103-105 et p. 253. Le nombre de bénéficiaires de l'approvisionnement dépendant de la KSU (« Commission de Soutien Scientifiques »), instituée en 1931 en remplacement de la CEKUBU (Commission Centrale pour l'Amélioration de la Vie quotidienne des Scientifiques), la commission précédente, en place depuis le communisme de guerre, est de l'ordre de 3000 personnes. On peut supposer que les « 600 rations académiques » nouvelles attribuées par Gronski aux écrivains (voir *infra*) vient en complément de celles qu'ils recevaient de la KSU, dont l'entrée en fonction avait entraîné une diminution de quelque 75% du nombre des bénéficiaires de l'approvisionnement spécial.

Tchoukovski constate avec une sidération toujours renouvelée « le luxe » dont jouissent les dignitaires du régime. Lui-même est loin d'avoir la vie aussi facile qu'eux.

« La vie des Chatounovski m'impressionne par sa splendeur – surtout quand je la compare à la nôtre à Aloupka. Ils ont de très beaux meubles, un ascenseur, des chambres très hautes. C'est la Maison du gouvernement ; tout est dit. Je me sens même trop bien chez eux<sup>22</sup>. »

De même :

« Je suis abasourdi par le luxe dans lequel vit Koltsov – surtout après mon séjour à Aloupka. Sur la table il y a des dizaines de plats. Il a quatre grandes pièces. Il a même l'un des signes les plus extraordinaires du confort actuel, quelque chose qui est presque inaccessible à Moscou : un espace libre dans son bureau. Il a là-dedans cinq ou six meubles, alors qu'il y aurait la place d'en mettre trente<sup>23</sup>. »

Les époux Chatounovski, dont Tchoukovski et sa femme sont proches, font partie des milieux dirigeants : le professeur Iakov Chatounovski est à la tête de la chaire de mathématiques de l'Institut des professeurs rouges ; l'éditeur Mikhaïl Koltsov est une des grandes figures de la presse de cette époque. Le « luxe » dans lequel ils vivent vient de leur inscription sur les listes les plus avantageuses de la « nomenklatura ». Plus modestement, Ilia Ionov est le directeur des éditions Academia entre 1929 et 1932. C'est à ce titre qu'il dispose, plusieurs années toutefois après être entré en fonctions, d'un logement de « quatre pièces, dont trois immenses », selon Tchoukovski, à la Maison du gouvernement<sup>24</sup>.

Les amis écrivains de Tchoukovski, eux, subissent de plein fouet la crise du logement, qui fait rage au début des années trente. Tynianov ne peut assister jusqu'au bout à une réunion parce qu'il doit rentrer chez lui prendre un bain : il loge à Léninegrad dans un appartement communautaire, où l'usage partagé de la salle de bains est établi à l'avance<sup>25</sup>.

Ivan Gronski, très proche collaborateur de Staline, raconte que, en 1932, lors d'une réunion du Comité d'organisation du Congrès des écrivains, le Guide, alerté par Léonid Léonov, s'est ému des conditions de logement déplorables des écrivains, et a décidé de lancer un programme de

---

<sup>22</sup> Čukovskij, p. 33/42-43, 22 novembre 1931. À cette date, Čukovskij et sa femme reviennent de Crimée, où ils ont accompagné leur fille cadette, « Moura » (1920-1931), atteinte de la tuberculose osseuse, jusqu'à son décès.

<sup>23</sup> Čukovskij, p. 33/43, 22 novembre 1931.

<sup>24</sup> Čukovskij, p. 38/48, 28 novembre 1931.

<sup>25</sup> Čukovskij, p. 74/91, 22 décembre 1932.

construction d'appartements et de datchas à leur intention<sup>26</sup>. Gronski précise que Staline a également souhaité apporter aux écrivains et aux artistes dans le besoin une aide multiforme immédiate « sans regarder à la dépense<sup>27</sup> ». De l'argent leur a ainsi été distribué, et Gronski a organisé l'attribution à l'intelligentsia scientifique, littéraire et artistique de « six cents rations académiques, à l'époque, les meilleures de Moscou », précise-t-il.<sup>28</sup>

Le *Journal* de Tchoukovski ne dit rien de cette soudaine générosité du pouvoir à l'égard de l'intelligentsia. Visiblement, lui qui vient de Léninegrad trouve que les écrivains de Moscou sont déjà richement dotés avant les largesses de Staline. Tous, en réalité, ne vivent pas dans l'opulence.

« Quand on voit vivre les écrivains moscovites, on se dit qu'ils ont dû recevoir du galon. Ils ont tous des appartements de style, de grosses pelisses, des maîtresses ; bref, ils aiment la richesse et l'abondance. Dans la rue du Théâtre d'Art, juste en face du théâtre, on vient de construire un hôtel particulier pour les écrivains. Hier, j'y suis allé voir Seïfoullina. Ce qu'il y a d'agréable chez elle, c'est que son intérieur est dépourvu de toute cette impudente goujaterie. Elle a deux petites pièces et de vieux meubles : un lit, une simple table et un autre lit. Ces deux pièces abritent Seïfoullina elle-même, sa sœur et Pravdoukhine. [...] Elle me propose de manger avec eux. C'est elle qui a préparé le repas dans leur minuscule cuisine : un verre de bouillon et un brouet de riz<sup>29</sup>.

C'est de ces écrivains qui « aiment la richesse et l'abondance » que le jeune Kavérine avait été brièvement tenté de suivre les pas en publiant *Neuf dixièmes de destin*. Dans les années trente, ce type d'écrivain, si l'on en croit le *Journal* de Tchoukovski, est représenté moins par Alexeï Tolstoï, Iouri Olecha, Constantin Fédine ou Boris Pilniak, bien qu'ils baignent dans le luxe, que par quelques purs courtisans pour lesquels il a moins de considération<sup>30</sup>. Quand il évoque le milieu des écrivains et artistes commerciaux, Tchoukovski ne décrit nommément que les obscurs peintres Pavel Radimov et Evguéni Katsman<sup>31</sup>.

Ni Tchoukovski, ni aucun de ses amis écrivains n'appartient à ce monde, en particulier parce que, laisse-t-il entendre, tous, même ceux qui, comme Tynianov, sont attachés au pouvoir

---

<sup>26</sup> Ivan Gronski a dirigé à deux reprises le journal *Izvetija* entre 1929 et 1934 ; il a également été la cheville ouvrière du Comité d'organisation du Congrès des écrivains soviétiques.

<sup>27</sup> Marina Arias-Vixil', « Об истории создания термина “социалистический реализм” и подготовке первого съезда советских писателей (Стенограмма беседы И. М. Гронского с сотрудниками Архива А.М. Горького) », *Codex manuscriptus. Статьи и архивные публикации*, Moscou: IMLI RAN. 2019, p. 84.

<sup>28</sup> *Eod. loc.* Cette aide complète celle qu'apportait la

<sup>29</sup> Čukovskij, p. 34/ 44. 24 nov 1931. Valer'jan Pravduxin est le mari de Seïfoullina.

<sup>30</sup> Sur la richesse de Pilnjak, cf. : Čukovskij, p. 80/99, 26 août 1933 ; 124/149, 1<sup>er</sup> avril 1935 ; sur celle, moins extraordinaire, de Jurij Oleša, *idem*, p. 105/128, 17 juin 1934.

<sup>31</sup> Čukovskij, p. 118/142, 27 janvier 1935.



soviétique, sont imperméables au prêt-à-penser qui envahit la vie culturelle, ce qui les expose à la censure et à la marginalisation<sup>32</sup>. Leur passé de « ci-devant » leur est d'autant plus souvent reproché qu'ils refusent de s'en accuser. Tchoukovski rapporte une rumeur, qui court au sujet de Boris Eikhenbaum.

« [...] lorsqu'il a été proposé à Eikhenbaum de faire son autocritique, de renier toute son activité antérieure, ce dernier a dit : "Il faut se soumettre à l'autocritique avant d'écrire, et non après"<sup>33</sup>. » »

Sous diverses variantes, cette réplique « prend des allures de légende ». L'indépendance d'esprit se paie. En mars 1932, Anatoli Vinogradov fait part dans une lettre à Gorki de la nécessité d'aider Eikhenbaum, qui, censuré, empêché depuis trois ans de toute prise de parole en public, se trouve dans une gêne dramatique<sup>34</sup>.

Gronski estime que, au tournant des années trente, la majorité de l'intelligentsia, sans exprimer forcément sa position avec le panache d'Eikhenbaum, fait preuve de « neutralisme » à l'égard du régime<sup>35</sup>. Cela dit, parmi les écrivains, la pauvreté ne touche pas que l'intelligentsia « bourgeoise » récalcitrante, plus ou moins ostracisée par la culture officielle. Les quelques-uns qui, comme l'ex-constructiviste Kornéli Zéliniski, ont fait leur aggiornamento, et s'évertuent à prouver leur loyauté envers le pouvoir, ne sont pas forcément mieux lotis. Tchoukovski n'a pas de peine à comprendre que « ses fins de mois sont difficile » ; il note que chez lui « le repas est très mauvais », et qu'« on sent la pauvreté du foyer<sup>36</sup> ». Marietta Chaguinian, peu suspecte de tiédeur à l'égard du régime, avait reçu de Staline une lettre de félicitations pour son roman *La Centrale hydraulique* (*Gidrocentral'*, 1928), mais elle n'est pas devenue riche : elle est « visiblement soulagée » que Tchoukovski refuse son invitation à partager le « maigre repas » familial<sup>37</sup>.

---

<sup>32</sup> Sur le rejet du prêt à penser, cf. : Čukovskij, p. 62/77, 17 juin 1932.

<sup>33</sup> Čukovskij, p. 47/59, 28 décembre 1931.

<sup>34</sup> Archives Gorki (AG). KG-p-16-1-21 (lettre du 8 mars 1932).

<sup>35</sup> Gronski a fait paraître dans le quotidien *Izvestija* un éditorial qui porte ce titre : « О нейтрализме ». Cf. : Marina Arias-Vixil', « Об истории создания термина "социалистический реализм"... », article cité, p. 76. Ce neutralisme, Gronski explique en être venu à bout rapidement, en 1932. C'est selon lui dans le contexte du récent ralliement de l'intelligentsia au régime communiste qu'intervient l'aide matérielle décidée par Staline.

<sup>36</sup> Čukovskij, p. 35/45, 25 novembre 1931 ; p. 42/54, « 3 décembre 1931.

<sup>37</sup> Čukovskij, p. 42/53, 3 décembre 1931 ; p. 49/62, 24 février 1932.

## « Aujourd'hui, j'ai appelé Stetski au Comité Central. »

Pour atténuer les effets des pénuries, les intellectuels des capitales font comme tout le monde : ils recourent à des procédés informels. Dans leur situation, le plus efficace est de faire jouer leurs relations avec tel ou tel dignitaire du régime, capable de leur obtenir ce que, de leurs propres forces, ils ne peuvent se procurer. Le prestige des écrivains leur est essentiel pour bénéficier de l'appui des dirigeants, et ainsi limiter les conséquences de la pauvreté sur leur existence matérielle.

Une nuit, à Moscou, Tchoukovski, ne sachant où trouver un toit, frappe à la porte de Mikhaïl Koltsov, qui l'héberge et le reconforte. Le lendemain, Artémi Khalatov, l'influent directeur des Éditions d'État, n'a qu'un papier à signer pour qu'il puisse prendre la « Flèche rouge », le rapide de Léninegrad, alors qu'aucun billet n'est plus en vente<sup>38</sup>. C'est probablement grâce à ses relations haut placées que l'écrivain loge ponctuellement avec sa femme à la Maison du gouvernement<sup>39</sup>. Dans l'impossibilité de trouver un manteau, Tchoukovski se tourne en désespoir de cause vers Khalatov et Koltsov, apparemment les deux seuls hauts responsables sur qui il puisse compter en pareil cas. C'est également sur l'intervention de l'un et de l'autre que, épuisé et très mal en point, il est admis à la clinique du Kremlin, puis à la campagne, à la Maison des académiciens<sup>40</sup>. Vinogradov, lui, est tout entier dans la main de Gorki, dans l'hôtel particulier duquel il est « comme chez lui<sup>41</sup> ».

Les dirigeants sont accessibles. Les membres de la vieille intelligentsia des capitales, même tenus en suspicion par les promoteurs de la nouvelle culture, ont la possibilité de s'adresser à eux, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un proche. Il arrive qu'ils les connaissent personnellement, pour les avoir côtoyés dans des réunions ou dans quelques rares lieux de soins ou de détente où eux-mêmes réussissent à se faire admettre. Nadejda Mandelstam fait la connaissance d'Éjov, à l'époque haut fonctionnaire du Ministère de l'Intérieur, dans une datcha du gouvernement<sup>42</sup>. Pilniak semble avoir ses entrées partout : « Hier j'ai eu la visite de Pilniak. Il revenait de chez Gronski et il allait chez Radek<sup>43</sup>. »

---

<sup>38</sup> Čukovskij, p. 43/54, .

<sup>39</sup> Čukovskij, p. 53/67,

<sup>40</sup> Čukovskij, p. 99-100/121, 31 janvier 1934 et p. 101-102/123, 25 février 1934.

<sup>41</sup> Čukovskij, p. 52/66, 13 mars 1932. À cette époque de l'année, Gorki réside en Italie.

<sup>42</sup> Cf. Nadežda Mandelštam, *Воспоминания*, New-York : Izdatel'tvo imeni Čexova, 1970, p. 342-344, passage cité par M. Voslenskij, *Номенклатура*, préface de Milovan Djilas, 2<sup>e</sup> édition, revue, corrigée, complétée, Londres : Overseas Publications Interchange Ltd, 1990, p. 105.

<sup>43</sup> Čukovskij, p. 58/73, 2 avril 1932.

Les activités des intellectuels et des artistes de quelque envergure se déroulent sous les yeux attentifs des autorités les plus élevées. Le projet, lancé par Gorki, de la collection *Istorija fabrik i zavodov* (*Histoire des fabriques et des usines*) est discuté par les écrivains en présence de Molotov et de Kaganovitch, lequel, sur ce genre de question, prend encore moins d'initiative que sur d'autres sans avoir l'aval de Staline<sup>44</sup>. Les réunions les plus importantes ou les plus délicates du conseil de rédaction d'Academia sont présidées par Anatoli Lounatcharski, commissaire du peuple à l'instruction, et, à ce titre, responsable de la culture. C'est le cas de la séance au cours de laquelle est abordée la question de la viabilité du projet de série « Les Maîtres du style » (« *Mastera stilja* »), que Lounatcharski lui-même qualifie de « vénéneuse<sup>45</sup> ». En l'absence de Lounatcharski, la direction de l'OGIZ décide de reporter les décisions relatives au plan de production d'Academia à une séance ultérieure, à laquelle il pourra assister<sup>46</sup>. Même si l'intérêt que les intellectuels suscitent dans les milieux du pouvoir est essentiellement politique et idéologique, les décisions qui sont prises à leur sujet ont inévitablement une incidence sur les conditions matérielles de leur existence, et sur celles de leurs familles. En 1932, la confrontation interne aux éditions Academia entre, d'un côté, Ilia Ionov, le directeur en titre de la maison, et, de l'autre, Anatoli Vinogradov et Alexandre Tikhonov, protégés de Gorki, lui-même président d'Academia, est arbitrée par le Comité Central du Parti, comme l'ensemble des luttes d'influence qui agitent les maisons d'édition et des grands organes de presse<sup>47</sup>.

Dans l'ambiance très conflictuelle de l'époque, les instances supérieures ne tranchent les différends qu'après avoir laissé se dérouler les intrigues et s'exprimer les soutiens<sup>48</sup>. Dans de tels moments, l'incertitude accentue le sentiment de précarité matérielle des intéressés, qui défendent leur cause avec l'énergie du désespoir. Lev Kamenev, directeur d'Academia après l'éviction d'Ionov, ne se hâte pas de résoudre la difficulté créée par un rapport de lecture interne

---

<sup>44</sup> Čukovskij, p. 34/44, 24 novembre 1931.

<sup>45</sup> RGALI. 1303-1-597. Протокол совещания по выработке 3-летнего редакционного плана издательства Academia по серии « Мастера стиля » (sans date). La série n'a pas vu le jour.

<sup>46</sup> RGALI. 1303-1-597. Протокол совещания у зав. ОГИЗ'ом т. Халатова по вопросам издательства Academia от 3 апреля 1932. L'OGIZ (Об'единение Gosudarstvennyx knižno-žurnal'nyx Izdatel'stv), créé en 1930, regroupe l'ensemble des éditions d'État (livres et périodiques hors presse quotidienne). Il chapeaute le GIXL (*Gosudarstvennoe Izdatel'stvo Xudožestvennoj literatury*), qui réunit les éditeurs de « littérature d'art ».

<sup>47</sup> Sur l'intervention de Gor'kij, cf. : M. Горький и советская печать, in : *Архив Горького*, tome 10, livre 1, Moscou : Nauka, 1964, p. 74 sq

<sup>48</sup> Sur le climat régnant aux éditions Academia, cf. a contrario : Mark Rac, Dmitrij Fomin, « Как работало Издательство Academia и как в нём работало », *Книга. Исследования и материалы*, Moscou : Nauka, 2008 /II, p. 186-205. Voir également Lidija Manelis, *Издательство Academia и его продукция*, автореферат дисс. на соискание учен. степ. канд. фил. наук. Moscou, tapuscrit, 1989, p. 17-18. Ce auteurs mettent l'accent sur la coopération chaleureuse entre traducteurs et philologues hautement qualifiés, qui assure, selon eux, aux livres d'Academia une rigueur scientifique et une pertinence nouvelles dans le monde de l'édition soviétique.

violemment opposé à la publication de l'introduction à la trilogie de Vallès, rédigée par Boris Gimelfarb, initiateur et maître d'œuvre du projet<sup>49</sup>. La censure, même provisoire, de cette introduction fait peser une incertitude sur le calendrier de production de l'ensemble du projet Vallès, qui menace directement les revenus de Gimelfarb : ce dernier rédige aussi les commentaires des romans, et c'est sa femme qui est chargée de les traduire. Il compte absolument sur le versement aussi rapide que possible de ses droits d'auteur. Il n'a pas d'emploi permanent, ne reçoit « aucun travail critique », et se sent mis à l'écart : son projet de biographie de Vallès, « inscrit au plan » à Academia, affirme-t-il, a été rayé d'un trait de plume par l'omnipotent Ivan Louppol, et l'accès aux fonds de la bibliothèque de l'Institut Marx-Engels-Lénine lui est refusé, ce qui l'empêche de travailler<sup>50</sup>. Il apporte une double réponse aux critiques, selon Kamenev « chicaneuses et tatillonnes », exprimées par Tsvi Fridliand dans son rapport de lecture<sup>51</sup>. Ironique, agressive et méprisante à l'égard de Fridliand, la deuxième lettre de Gimelfarb, écrite six mois après la première, laisse transparaître son exaspération<sup>52</sup>. Dans une autre affaire, alors qu'il se retrouve lui aussi le dos au mur, sur le plan professionnel et matériel, Vinogradov réagit sur le même ton que Gimelfarb aux attaques très virulentes, mais habituelles à l'époque, publiées par le même Fridliand dans la *Literaturnaja gazeta* (*La Gazette littéraire*)<sup>53</sup>. Les enjeux de cette passe d'armes sont matériels autant qu'intellectuels.

« La lutte actuelle pour une plus grande hauteur de vue idéologique touche déjà le fond, où se déroule le plus ordinaire et bestial règlement de compte, avec utilisation dans la critique de méthodes *physiques* : on traîne dans la boue quelqu'un qui a fait une erreur, au lieu de lui apporter une aide idéologique. Pour un article écrit avec sincérité, qui contient une insignifiante erreur de détail, on vous prive de logement,

---

<sup>49</sup> Sur le projet même d'édition de Vallès à Academia, cf. : « Le projet de publication de la trilogie de Jules Vallès aux éditions Academia (1934-1936/39) », in : *L'étranger dans les arts et la culture soviétique*, sous la direction de Marie-Christine Autant-Mathieu, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2014, p. 75-84

<sup>50</sup> RGALI. 631-15-138, feuilles 65-67 (document non daté, probablement de 1935). Ivan Luppol, disciple d'Abram Deborin, occupe plusieurs fonctions prestigieuses : il dirige entre autres la chaire de philosophie marxiste-léniniste de l'Institut des professeurs rouges. Il fait partie de la direction (*pravlenie*) de l'Union des écrivains soviétiques.

<sup>51</sup> RGALI. 629-1-34, feuilles 7-9. Рецензия. О статье Б. В. Гимельфарба « Валлес и его время ». 1/X/1933. Signé : C. Fridljand). En réponse à Gimel'farb, Kamenev a finalement choisi de diffuser la recension de Fridljand au sein d'Academia, accompagnée d'une très courte introduction. Remaniée, raccourcie, et donc moins rémunératrice, l'introduction de Gimel'farb a été publiée dans *Junost'* (littéralement : *Jeunesse*), le premier volume paru de la trilogie de Vallès, en 1934.

<sup>52</sup> RGALI. 629-1-34, feuilles 27-34.

<sup>53</sup> C. Fridljand, « Виноградов обучает Комсомол » (« *Vinogradov fait la leçon au Komsomol* »), *Literaturnaja gazeta*, 1933, n° 16, p. 1 et 4 (URL :

[http://istmat.info/files/uploads/28560/lg\\_1933\\_04\\_05\\_n\\_016\\_244.pdf](http://istmat.info/files/uploads/28560/lg_1933_04_05_n_016_244.pdf)). L'article vise la série des préfaces de Vinogradov aux 24 volumes de la série « История молодого человека XIX столетия », parus en 1932 aux éditions *Žurnal'no-gazetnoe ob''edinenie*.

on vous chasse de partout, on vous cloue au pilori, et on se fâche si vous ne vous suicidez pas<sup>54</sup>. »

La question du logement et celle des ressources se posent de manière aiguë et persistante. Quatre mois plus tard, Vinogradov implore Gorki d'intervenir pour éviter qu'il soit expulsé de l'appartement qu'il occupe à Moscou<sup>55</sup>. Un peu plus tard, il sollicite son aide pour trouver un travail durable, et se plaint de ses difficultés matérielles<sup>56</sup>. Les déboires de Vinogradov n'ont rien d'exceptionnel dans le monde du livre et de la presse, où les têtes tombent vite et souvent, et où les alliances tactiques, dans un climat souvent violent de concurrence, se font et se défont, à Academia comme ailleurs. Sur seize personnes présentes le 23 août 1931 à une réunion du conseil de rédaction du GIXL, seules quatre assistent à la réunion suivante, le 19 septembre ; trois présidents de séance se succèdent en quelques mois. Vinogradov, allié à Tikhonov, autre cadre d'Academia, pour circonvenir Ionov en 1932, se retrouve opposé à lui en 1934-1935. Vinogradov n'a pas de poste permanent, il ne peut compter pour vivre que sur « la littérature », c'est-à-dire sur les droits d'auteur que doivent lui assurer ses contrats avec un seul éditeur, Academia, et non sur un salaire régulier. Or Academia, comme souvent, ne se hâte pas de lui payer les 1130 roubles qu'elle lui doit. Si la situation de Vinogradov est si difficile, c'est, explique-t-il dans une lettre à Gorki, qu'il entretient toute une « grande famille<sup>57</sup> ». Certains de ses membres sont probablement de purs débiteurs alimentaires de Vinogradov, dépourvus à titre personnel de tout accès aux circuits légaux du rationnement et à la répartition de la surface habitable. Il fait part à Gorki des actes d'intimidation subis par sa mère, assaillie à leur domicile par les locataires nouvellement désignés et bien décidés à l'en déloger<sup>58</sup>. Lui-même n'a pas une situation suffisamment solide pour que la ration, sans doute peu généreuse, qu'il reçoit en fonction de la catégorie de citoyen à laquelle il est rattaché, soit augmentée de celle de sa parentèle<sup>59</sup>. Beaucoup d'écrivains sont dans le même cas : « La maison de Chklovski est pleine de pique-assiette, des parents de sa femme et d'autres personnes. “L'hiver, nous sommes

---

<sup>54</sup> AG. KG-p-15-7-38. Lettre d'A. Vinogradov à M. Gor'kij (postérieure au 5 avril 1933).

<sup>55</sup> AG. KG-p-15-7-39 (27.08.1933).

<sup>56</sup> AG. KG-p-15-7-40 (13. 11. 1933) et KG-p-15-7-42 (7. 06.1934).

<sup>57</sup> AG. KG-p-15-7-44 (23.01.1935).

<sup>58</sup> AG. KG-p-15-7-38.

<sup>59</sup> Sur le fait que les « classes », réinventées « irrationnellement » dans les années vingt par les bolcheviks (« car c'était leur obsession collective »), aient acquis, dans les années trente « des aspects *soslovie* », autrement dit qu'elles rappellent les « états » (« *soslovija* ») de la Russie impériale, cf. : Sheila Fitzpatrick, « L'usage bolchévique de la “classe”, in : *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 85, novembre 1990, « La crise du léninisme », p. 71, colonne 2 et p. 72, colonne 1. Sur l'intérêt d'appliquer à la société soviétique la notion, empruntée à Max Weber, de « *status* », de préférence à celle de « classe », cf. : Jean-Paul Depretto, « Comment aborder le stalinisme ? Quelques réflexions de méthode », In : *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2002, n° 65-66. *Hommage à René Girault : Pour une histoire des relations internationales*, p. 53, colonne 1.

quatorze à table<sup>60</sup>.” » Il est très important d’avoir un emploi permanent, qui donne accès à une « surface habitable », c’est pourquoi un personnage aussi puissant que Gorki reçoit continuellement des demandes d’aide à l’obtention d’un emploi<sup>61</sup>. L’absence de rattachement à un groupe social bénéficiant d’un circuit d’approvisionnement un tant soit peu avantageux fait que certains biens et services ne sont plus accessibles que sur le marché, à des prix astronomiques. On comprend que Vinogradov est dans une situation très délicate au printemps de 1933, même si on peut supposer que, à elles seules, ses préfaces aux livres de la série *Istorija molodogo človeka*, d’un volume global d’une quinzaine de feuilles d’imprimerie, ont dû lui rapporter, au tarif habituel de 400 roubles la feuille, quelque 6000 roubles. L’entretien au prix du marché de ses ayants-droits (*iždivency*) et autres éventuels « pique-assiette » a probablement fait fondre ce pactole comme neige au soleil.

Les relations personnelles des intellectuels avec les hommes de pouvoir sont fondamentalement ambivalentes. Elles sont évidemment très précieuses, car elles peuvent être sources d’informations décisives : « Koltsov me conseille, pour je ne sais quelle raison, de ne pas voir Pilniak », dont la chute, peut-être, se rapproche<sup>62</sup>. Quand les difficultés rencontrées sont liées à la censure, la démarche habituelle consiste à tenter de faire intervenir un officiel plus puissant que l’auteur de l’acte de censure. Il s’agit de faire suspendre la décision de geler une publication, prise le plus souvent par un éditeur ou le directeur zélé d’une revue, en frappant par-dessus sa tête à la porte d’un haut responsable politique. Aux prises avec les censeurs, Tchoukovski fait appel à ceux qui peuvent intercéder en sa faveur : « Aujourd’hui, j’ai appelé Stetski au Comité Central<sup>63</sup>. » Il intervient lui-même en faveur d’intellectuels de sa connaissance en difficulté, quand son réseau est plus efficace que le leur : « J’ai reçu une lettre de Grigori Goukovski ; il me demande de l’aide. Je l’ai emmené voir Kaménev et lui ai obtenu une rencontre avec Vychinski<sup>64</sup>. »

Sans le soutien des hiérarques, même dans des situations moins tendues, les démarches habituelles les plus soigneusement justifiées sont soumises à des contrôles pointilleux et décourageants. Guerman Sandomirski a toutes les peines du monde à se faire attribuer un

---

<sup>60</sup> Čukovskij, p. 69/85, 18 août 1932.

<sup>61</sup> AG. KG-p-16-1-6. Lettre de Nikolaj Nakorjakov à M. Gor’kij du 31 mars 1931. « Cher Aleksej Maksimovič, je vous en prie instamment, si cela est possible, faites les démarches nécessaires à ma nomination comme membre de la direction des éditions Academia. » N. Nakorjakov est devenu directeur du Gosizdat (Éditions d’État).

<sup>62</sup> Čukovskij, p. 124/149, 1<sup>er</sup> avril 1935.

<sup>63</sup> Čukovskij, p. 113/137, 29 décembre 1934. Aleksej Steckij est membre du Comité Central et de l’Orgburo du Comité Central. Il joue un rôle de premier plan dans le Comité d’organisation de l’Union des écrivains soviétiques.

<sup>64</sup> Čukovskij, p. 99/120, 25 janvier 1934.

maigre pécule en devises (cent dollars), nécessaire à l'exécution d'une mission de recherche en France, dans le cadre de sa participation à l'édition des œuvres complètes de Béranger aux éditions Academia<sup>65</sup>. Par contre, ce sont bien les relations de Tynianov et de ses amis qui permettent à sa femme de se rendre à l'étranger pour y recevoir des soins<sup>66</sup>. Mais les passe-droits obtenus sont souvent fragiles et ponctuels, ils n'allègent pas durablement la pression des pénuries. Ils font en revanche ressortir l'humiliante dépendance des intellectuels par rapport aux hommes de pouvoir, et leur impuissance quand leur soutien fait défaut. Les dirigeants sont très sollicités, leur bienveillance éventuelle est souvent lente à se manifester, et l'incurie de la bureaucratie peut en fausser les effets. L'équipée d'Éléna Tynianova en Allemagne est chaotique : faute de disposer elle-même de devises, elle doit attendre longtemps qu'on lui envoie de Moscou le billet de train dont elle a besoin pour rentrer. Il faut l'intervention de Khalatov pour que l'aventure se termine tant bien que mal<sup>67</sup>. Vinogradov adresse à Gorki de pathétiques appels au secours, longtemps sans résultats. Dans le vocabulaire utilisé par Gábor Rittersporn, on dira que l'intelligentsia créatrice n'a qu'à la marge « accès aux instances où se prennent les décisions politiques avec possibilité d'influencer leur réalisation » et qu'elle n'a « aucune possibilité de s'organiser<sup>68</sup> ».

La dépendance à l'égard des dirigeants est la marque de la pauvreté. On le voit a contrario dans l'émerveillement que provoque chez Tchoukovski l'étrange opulence de Pilniak. « Nous sommes allés voir Pilniak. À la campagne. J'ai tout de suite été frappé par la richesse extraordinaire, le luxe, l'abondance, l'indépendance de sa vie<sup>69</sup>. »

**« En tout, ça devrait me faire près de vingt mille roubles,  
mais pour l'instant je n'ai pas le sou. »**

Étant donné la précarité, la dépendance et le manque chronique d'argent dont pâtissent les intellectuels des capitales au début des années trente, il n'est pas étonnant qu'ils se perçoivent comme pauvres. La pauvreté ressentie naît d'abord d'un sentiment d'empêchement. Il reste que,

---

<sup>65</sup> RGALI. 629-1-5, feuille 111-112.

<sup>66</sup> Čukovskij, p. 50/63, 2 mars 1932.

<sup>67</sup> Čukovskij, p. 52-53/66, 13 mars 1932.

<sup>68</sup> Cf. : Gábor Rittersporn, « Du politique des pratiques sociales en U.R.S.S. : quelques enseignements de la décennie d'avant-guerre, in : *Revue des études slaves*, tome 66, fascicule 1, 1994, p. 32-33.

<sup>69</sup> Čukovskij, p. 35/45-46, 25 novembre 1931.

sur le fond des conditions de vie courantes de l'époque, les revenus des intellectuels et certaines de leurs dépenses sont élevés, et quelquefois très élevés. La pauvreté, visiblement, se dit en plusieurs sens. Celle de l'intelligentsia créatrice se comprend dans le cadre du mode de vie traditionnel de ce milieu, qui s'est partiellement perpétué malgré les grands bouleversements qu'il a traversés depuis la révolution.

Un jour, Tchoukovski calcule ce que les divers travaux d'édition que lui a commandés Academia vont lui rapporter : « En tout, ça devrait me faire près de vingt mille roubles. » La somme est impressionnante, mais Tchoukovski l'évoque presque distraitemment, comme si, aussi énorme soit-elle, elle n'était pas de nature à changer son ordinaire. Il poursuit : « ... mais pour l'instant je n'ai pas le sou, et j'ai été obligé d'emprunter vingt roubles à Antokolskaïa, une secrétaire des éditions Academia. Je serais littéralement crevé sans cet argent<sup>70</sup>. » La perspective de gagner 20.000 roubles ne semble pas lui laisser espérer une amélioration significative de son confort, et de fait, les préoccupations que son journal répercute restent à peu près les mêmes. Pourtant, cette somme équivaut à plus de treize années de salaire d'un ouvrier, et à plus de trois années de salaire d'un membre du gouvernement ou du président de la Cour suprême de l'URSS<sup>71</sup>. Les droits d'auteur que doit lui verser Academia s'ajoutent à ceux qu'il tire de ses contrats avec d'autres éditeurs. On comprend que la colonne « dépenses » de son budget domestique est à la hauteur de sa colonne « recettes ». L'existence quotidienne de l'intelligentsia, minable, épuisante, humiliante, est néanmoins dispendieuse.

Il n'est pas rare que Tchoukovski paie cinquante roubles les services des porteurs et des taxis<sup>72</sup>. Il écrit incidemment que quelques nuits d'hôtel, à Moscou, lui coûtent 270 roubles<sup>73</sup>. Ces frais d'hôtel, ce jour-là, sont compensés par le cachet que, à l'occasion de son séjour, il touche pour lire ses contes à la radio<sup>74</sup>. La plupart du temps, il ne parvient pas à équilibrer aussi facilement ses dépenses et ses revenus.

Tchoukovski n'est pas le seul à « n'avoir pas le sou », alors que ses rentrées d'argent sont importantes. Chaguinian décide de vivre une année entière « sans travailler », c'est-à-dire sans écrire, simplement en dépensant l'argent que lui a rapporté la deuxième édition de son roman

---

<sup>70</sup> Čukovskij, p. 65/81, 8 août 1932.

<sup>71</sup> Les traitements des plus hauts responsables sont fixés par une résolution du CIK (Comité exécutif central) et du SNK (Conseil des commissaires du peuple) d'octobre 1933 à 500 roubles par mois (cf. : E. Osokina, *op. cit.*, p. 129, note 2).

<sup>72</sup> Čukovskij, p. 80/99, 26 août 1933.

<sup>73</sup> Čukovskij, p. 77/95, 1<sup>er</sup> juin 1933.

<sup>74</sup> Čukovskij, p. 77/95, 1<sup>er</sup> juin 1933.



*Gidrocentral*<sup>75</sup>. La frugalité de sa vie domestique est en partie la conséquence d'un choix délibéré.

Les revenus des hommes du livre, écrivains, préfaciers, commentateurs, éditeurs, directeurs de collections, sont élevés. Tchoukovski rapporte que l'écrivain prolétarien Alexandre Afinoguénov est l'objet d'un redressement fiscal pour avoir dissimulé 14.000 roubles dans la déclaration de ses revenus<sup>76</sup>. Si, de son côté, Tynianov consacre la totalité des droits d'auteur que lui donne une réédition de *Kioukhia* au paiement de ses impôts, c'est que sans doute ses revenus à cette période étaient largement supérieurs, même s'il est possible que le taux d'imposition qui leur est alors appliqué soit confiscatoire. Seuls les revenus les plus élevés sont soumis à un taux d'imposition spoliateur<sup>77</sup>. Le volume du roman est de l'ordre de quinze feuilles d'imprimerie<sup>78</sup>. Au tarif proposé par Ionov de 225 roubles la feuille, le montant des droits d'auteur perçus par l'écrivain est de l'ordre de 3.300 roubles. Tynianov a d'autres revenus : *Kioukhia* ne constitue que le premier tome de ses *Œuvres* en deux volumes, parues la même année. Le deuxième tome comprend *La Mort de Vazir-Moukhtar (Smert' Vazira-Muxtara)*, dont le volume est supérieur à celui de *Kioukhia*. Ces deux textes connaissent plusieurs éditions séparées en quelques années, et Tynianov publie régulièrement de longs récits (*povesti*) inédits, à des tarifs certainement bien supérieurs à ceux que lui accorde Ionov pour *Kioukhia*. Il n'empêche : « Des bruits inquiétants courent à Moscou sur sa santé et son manque d'argent. L'Association des écrivains prolétariens a demandé à Tchoumandrine d'en savoir plus et, en cas de besoin, de porter secours à Tynianov<sup>79</sup>. »

Dans le monde de l'édition, les auteurs sont en partie protégés contre les effets financièrement pénalisants de la censure. Les clauses générales des contrats d'édition de l'Union des artistes soviétiques de la région de Moscou signés au début des années trente stipulent que, au cas où le Glavlit refuse de délivrer le visa de censure, l'auteur perçoit 50% des sommes figurant au contrat<sup>80</sup>. Il existe d'autres dispositions avantageuses pour les auteurs, en ce qui concerne, par exemple, la possibilité de publier dans des périodiques ou des recueils

---

<sup>75</sup> Čukovskij, p. 41/52, 3 décembre 1931.

<sup>76</sup> Čukovskij, p. 78/97, 7 juin 1933.

<sup>77</sup> Dans les conditions où cette étude a été menée, ce taux n'a pas pu être retrouvé.

<sup>78</sup> La feuille d'imprimerie compte 40.000 signes, soit environ 20 pages.

<sup>79</sup> Čukovskij, p. 51/65, 11 mars 1932. Tynianov souffrait de la sclérose en plaques.

<sup>80</sup> Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Russie (OR RGB). 589-10-26, feuille 10. Le Glavlit est l'organe administratif central d'exercice de la censure. Cf. Catherine Depretto, « La censure à la période soviétique (1917-1953 : l'état de la recherche) », *Revue des études slaves*, 2001, n° 73-4 (*La littérature soviétique aujourd'hui*), p. 659.

collectifs de larges parties de leurs écrits (jusqu'à deux feuilles et demie d'imprimerie, soit 100.000 signes) avant leur sortie chez l'éditeur avec qui l'auteur a passé contrat<sup>81</sup>.

Au début des années trente, le niveau des droits d'auteur est avantageux, si on les compare aux salaires en vigueur dans le monde de l'édition. En 1931, Tchoukovski note que son fils Nicolas, écrivain lui aussi, pense publier son roman *Sobstvennost'* (*La Propriété*) au tarif de 400 roubles la feuille d'imprimerie, ce qui, estime-t-il, lui donnera un revenu de 800 roubles par mois<sup>82</sup>. Tchoukovski ne précise pas pendant combien de temps son fils pourra compter sur de tels gains, mais le montant mensuel évoqué est intéressant : il conduit à penser qu'un roman comme il en sort des dizaines à l'époque, assure chaque mois des revenus comparables au montant du salaire des membres les mieux rémunérés du gouvernement et des plus hautes institutions centrales. Même s'il est difficile de publier des romans à un rythme régulier et soutenu, et si le train de vie des hauts dirigeants leur est assuré pour l'essentiel par leur accès privilégié à des biens et services non marchands, la comparaison oblige à prendre avec une certaine prudence l'idée selon laquelle les écrivains sont pauvres purement et simplement<sup>83</sup>.

Bien que les tarifs des différentes tâches éditoriales soient harmonisés au sein du GIXL, Academia, spécialisée dans les beaux-livres et les traductions de littérature étrangère, est plus attractive que beaucoup d'autres maisons d'édition. Ses tirages, beaucoup plus faibles qu'ailleurs, sont de 8000 exemplaires environ ; beaucoup de livres ne sont produits qu'à 5300 exemplaires, ce qui accélère le rythme auquel les ouvrages sont réédités, et permet aux auteurs de toucher rapidement des sommes en général, certes, dégressives, mais tout de même intéressantes. Les plus habiles peuvent d'ailleurs obtenir le même tarif à la deuxième édition d'un ouvrage qu'à la première<sup>84</sup>. Le succès commercial des livres d'Academia, pourtant exceptionnellement chers, est tel que, souvent, leur prix sur le marché secondaire est sensiblement plus élevé que le prix fixé par l'éditeur<sup>85</sup>. La demande justifie les rééditions, qui s'enchaînent. Mais, surtout, le nombre et le volume des contributions aux volumes sont nettement supérieurs aux standards de l'édition soviétique des années trente. Le volume des textes traduits publiés dans un même tome est très souvent imposant. Quand les œuvres sont

---

<sup>81</sup> OR RGB. 529-10-26, feuille 15, recto.

<sup>82</sup> Čukovskij, p. 40/47, 23 décembre 1931. À ce tarif, qui n'est pas le plus gratifiant, un roman de longueur habituelle produit un revenu de 4000 à 8000 roubles.

<sup>83</sup> L'existence matérielle des très hauts dirigeants est presque totalement prise en charge par l'État. Ceux qui, de surcroît, veulent disposer de meubles anciens, d'antiquités et d'autres objets rares, hors de prix dans les magasins d'État et a fortiori sur le marché, peuvent se fournir au dépôt du Kremlin sans bourse délier (cf. : E. Osokina, *op. cit.*, p. 130.)

<sup>84</sup> OR RGB. 529-10-26, feuille 2 ; feuille 3, verso. Le montant des droits d'auteur de la deuxième édition d'un ouvrage est de l'ordre de 60% du tarif fixé pour la première (OR RGB. 529-10-26, feuille 6, verso).

<sup>85</sup> Au début des années trente, les livres d'Academia étaient mis sur le marché à un prix d'une dizaine de roubles, auxquels pouvait s'ajouter le prix de la couverture illustrée, vendue au prix de deux ou trois roubles.

courtes, l'éditeur en réunit plusieurs, de telle sorte que le livre atteint 400 ou 500 pages, et même davantage. Les articles introductifs, essais biographiques et autres préfaces peuvent être longs de 30 à 70 pages, voire plus encore. La préface de Kamenev à *Byloe y dumy (Passé et méditation, 1932)* de Herzen frôle les 100 pages.

Un livre édité chez Academia est le fruit de multiples collaborations. La personne qui établit le texte et, dans bon nombre de cas, le traduit, n'est en général pas l'auteur de la préface. Les notes sont encore l'œuvre de quelqu'un d'autre. Ces tâches sont rémunérées différemment. Les commentaires, qui nécessitent des compétences larges, sont les mieux payés. Pour le premier volume publié des œuvres de Vallès, Gimelfarb reçoit 400 roubles la feuille d'imprimerie pour ses commentaires, alors que son article introductif n'est payé que 300 roubles la feuille. Le tarif de la traduction du *Bachelier*, présentée comme originale, est de 125 roubles la feuille<sup>86</sup>. Pour ce seul volume de la trilogie, le couple Gimelfarb-Neïman touche plus de 5000 roubles. L'ensemble des textes qui sont réunis dans un ouvrage donne lieu à plusieurs relectures, dont celle des directeurs de collection, qui empochent au passage des droits d'auteur à un tarif moins généreux que ceux dont bénéficient les contributeurs eux-mêmes, mais dont la multiplication finit par leur apporter d'importants revenus.

Un directeur de collection comme le « péremptoire et seigneurial » Abram Efros, très actif à Academia et dans d'autres maisons d'édition, est moins connu que Tchoukovski ou Chaguinian<sup>87</sup>, mais sa position est beaucoup mieux établie que celle de Gimelfarb, et de la cohorte des collaborateurs occasionnels d'Academia, sollicités en fonction de leurs compétences particulières, comme la connaissance d'une langue rare. Efros est un écrivain, mais non un artiste, bien qu'il ait écrit des sonnets dans ses jeunes années : il traduit, préface, annote toutes sortes de textes, des poésies hébraïques anciennes aux romans des Goncourt et à la *Vita nova* de Dante. Il présente aussi la vie et l'œuvre des peintres russes et étrangers de toutes les époques. Il entre au Conseil de rédaction d'Academia au début des années trente. Cette responsabilité, exercée en même temps que celle de directeur de la série « Littérature française », l'une des plus riches du catalogue d'Academia, et, conjointement avec Lounatcharski, de la série « Connaissance des arts », le place au centre des projets éditoriaux de la maison et lui permet de promouvoir ses propres travaux, notamment en se prononçant assez systématiquement contre ceux des autres responsables de projets<sup>88</sup>. Il cumule, à Academia

---

<sup>86</sup> RGALI. 629-1-34. Издательский договор. Daté : 28 décembre 1932.

<sup>87</sup> Cf. Vladimir Milaševskij, « Моя работа в издательстве Academia », Russian Philology and History. In Honour of Professor Victor Levin, Jerusalem : 1992, p. 43-58, texte accessible en ligne, avec une préface d'Igor' Šironin, URL : <http://www.opojaz.ru/varia/milashevsk.html#Anchor-34.-36675>

<sup>88</sup> RGALI. 1303-1-597.

mais aussi aux éditions de l'Académie des sciences, aux éditions Fédération et ailleurs encore, une multitude de contrats de toutes sortes, qui lui assurent des gains impressionnants. Le Fonds Efros conservé à la Bibliothèque Nationale de Russie contient plusieurs des contrats qu'il a signés au début des années trente. L'un d'eux, passé avec les éditions Fédération en 1932, porte sur *Profili (Profils)*, son recueil de portraits de peintres russes. L'ouvrage est d'un volume de dix feuilles d'imprimerie, payées 400 roubles la feuille. Ce tarif est généreux, car il ne s'agit pas, en réalité, d'une édition originale : *Profili* a déjà été édité par Fédération en 1930. Entre le 15 mai 1932, date à laquelle il signe ce contrat, et le 15 septembre de la même année, Efros signe encore deux contrats avec Academia, pour une somme totale de plus de 7000 roubles<sup>89</sup>. À peu près à la même période, il en signe encore d'autres, dont la trace n'a pas été retrouvée dans les archives. En effet, Academia publie en 1932-1933 deux livres auxquels il a collaboré : en 1932, les *Pis'ma iz Italii (Lettres d'Italie)* de Sylvestre Chtchedrine, préfacées, vérifiées et annotées de sa main, et en 1933, sous le titre *L'Actrice (Aktrisa)*, une traduction de *La Faustine* d'Edmond de Goncourt, elle aussi signée de lui, comme la préface et les notes. Visiblement, Efros cherche à maximiser ses gains et à pallier l'irrégularité toujours possible de ses ressources en multipliant les contrats quasi-concomitants. La fonction de « vérificateur général », qu'il exerce en tant que directeur de collection est une source complémentaire de revenus réguliers. Les fabuleux « vingt mille roubles » évoqués par Tchoukovski semblent largement à sa portée. Dans les instances d'Academia, peu d'auteurs-éditeurs sont aussi omniprésents qu'Efros, mais on identifie tout de même, à côté des collaborateurs ponctuels comme Gimelfarb, tout un groupe de responsables de projets, dont les activités nombreuses et régulières leur rapportent des sommes importantes : Dmitri Gorbov, Stéphane Mokoulski, Alexandre Tikhonov, Boris Grifsov, Ivan Louppol, Anatoli Lounatcharski. Ces éditeurs et auteurs de périodes dominent leur champ professionnel. Ils sont moins connus de la masse des lecteurs que les prosateurs et poètes soviétiques, mais, à l'instar d'Efros, ils ont suffisamment de notoriété pour publier sous leur nom des livres ou des articles de critique. Leur collaboration à Academia est essentielle pour eux, car elle est une source majeure et fiable de revenus. Ils peuvent, grâce à leur présence au conseil de rédaction, orienter les choix de production en fonction de leurs intérêts. On peut même penser, au vu des échanges qui figurent dans les procès-verbaux des délibérations du conseil de rédaction, que la recherche du profit individuel est le déterminant principal de l'activité de la maison<sup>90</sup>. Les ambitions affichées de la politique éditoriale d'Academia sont largement déclaratives, mais elles sont très utiles : elles masquent le fonctionnement réel de

---

<sup>89</sup> OR GBG. 583-10-26, feuilles 2 et 3 ;

<sup>90</sup> RGALI. 603-1-2.

l'éditeur, qui privilégie les revenus des auteurs, en premier lieu des plus influents. La préparation de l'édition des œuvres complètes de Béranger montre que les cadres de la maison tels que Louppol ou Efros tendent à s'approprier les tâches initialement dévolues aux contributeurs ordinaires, comme Sandomirski<sup>91</sup>. D'une manière générale, on constate qu'une proportion significative des contrats ne sont pas signés par les auteurs les plus compétents dans le domaine dont il s'agit, parmi les collaborateurs habituels d'Academia<sup>92</sup>. La répartition des tâches marque à la fois l'hégémonie de tel ou tel personnage, mais aussi ses limites. Efros et Djivélégov interviennent dans le domaine a priori réservé l'un de l'autre, mais en dehors de ces cas, peut-être négociés entre eux, ils ne contrôlent pas tout ce qui se prépare dans leur pré carré<sup>93</sup>. Les projets Vallès et Béranger ont pris forme en dehors de l'initiative d'Efros, et il doit batailler un peu pour s'y affirmer. La qualité tant vantée des imposantes éditions de grands classiques de la littérature universelle, mais aussi d'auteurs presque inconnus en Russie comme Payen de Mézières et Hommaire de Hell, ou présentés comme réprouvés par la culture « féodale » et « bourgeoise », comme Gracchus Babeuf ou Étienne Cabet, est surfaite<sup>94</sup>. Beaucoup de traductions présentées comme originales sont en réalité des reprises plus ou moins corrigées de vieilles traductions, publiées quelquefois avant la révolution. C'est le cas de la trilogie de Vallès, de la traduction de *La Faustine* par Efros. D'autres, portant la mention « traduit sous la direction de » tel ou tel éditeur, sont, elles aussi, simplement rafraîchies à des degrés divers, comme l'édition des *Misérables* de Victor Hugo dirigée par Vinogradov<sup>95</sup>. Academia verse le vieux vin des éditions d'Ancien régime dans les outres nouvelles de la « nouvelle culture ». Les périodes, riches en phraséologie marxiste, se contentent souvent de délayer des études déjà parues. Sans être la règle, ces pratiques, si peu fidèles aux principes cent fois rappelés, sont courantes. Les exigences que s'impose Tchoukovski pour établir le texte d'Ouspenski ou de Sleptsov rendent le travail interminable et abrutissant. Cette manière de travailler tranche sur les méthodes habituelles réellement appliquées au sein de la maison. La

---

<sup>91</sup> RGALI. 629-1-5, feuille 125.

<sup>92</sup> « Les éditions Academia et la littérature étrangère », Le rapport à l'étranger dans la littérature et les arts soviétiques (ETRANSOV), M.-C. Autant-Mathieu éd., CNRS, 2012, en ligne sur HAL, URL : <http://hal.archives-ouvertes.fr/ind...>, PDF, pp. 83-95.

<sup>93</sup> Cf. : Dante, *Vita nova*, tr. de l'italien, introduction et notes d'Abram Èfros, Moscou : Academia, collection « Littérature italienne », sous la direction d'A. Dživelegov, 1934 ; P'er Ogjusten Karon de Bomarše, *Трилогия*, tr. V. D. Moric, préface d'A. Dživelegov, notes de Mixalči et Galickij, Moscou-Léninegrad : Academia, collection « Littérature française », sous la direction d'A. Èfros, 1934.

<sup>94</sup> Cf. : Serge Rolet, « Les éditions Academia et la littérature étrangère », in : Marie-Christine Autnt-Mathieu, *Le rapport à l'étranger dans la littérature et les arts soviétiques*, 2012, <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00759526>

<sup>95</sup> Victor Gjuogo, *Отверженные*, tr. sous la dir. D'A Vinogradov, introduction d'A. Vinogradov, Moscou : Academia, 1931, 5 volumes.

concurrence acharnée que se livrent les directeurs de projets et les auteurs n'utilise jamais d'arguments dénonçant ces inavouables arrangements. Protégé par le silence solidaire des initiés, chacun peut s'y livrer sans danger ; la direction laisse faire. La concurrence entre les producteurs et la recherche du profit privé donnent aux activités d'Academia quelque chose qui rappelle le fonctionnement de l'économie dans les sociétés « bourgeoises ». Les collaborateurs se comportent comme des entrepreneurs qui cherchent discrètement, chacun pour soi, dans le respect de quelques usages collectifs, à imposer leur offre au détriment de celle de leurs concurrents, et à tirer parti de la manne d'un marché public, au nom de l'intérêt collectif.

### **« C'est sa sœur, sculpteur, qui fait la cuisine »**

Les plus influents de ces éditeurs, philologues, traducteurs, préfaciers et critiques ne semblent pas se distinguer sociologiquement des auteurs de « littérature artistique », bien que leur prestige soit sensiblement moindre. L'origine et le montant global de leurs revenus sont comparables. Il existe, on le voit, un milieu littéraire plus large que celui des seuls écrivains-artistes, composé de spécialistes du livre, et dont les revenus sont élevés. S'agissant des collaborateurs de premier plan d'Academia, leur prospérité financière ne peut exister qu'avec l'assentiment au moins tacite de Staline, alors même que ces intellectuels ne sont ni des travailleurs de choc de l'industrialisation, ni des proches du pouvoir. L'activité économique très lucrative que constitue la création sans cesse renouvelée d'une offre de produits imprimés compense en partie l'absence d'accès des intéressés à l'« approvisionnement spécial ». La compétition pour les droits d'auteur, elle-même largement déterminée par l'exercice de responsabilités institutionnelles (siéger ou ne pas siéger au comité de rédaction d'Academia, telle est la question) est une voie légale de contournement de la stratification sociale extrême qui caractérise la société soviétique au début des années trente. À défaut de disposer des biens et services rares par le jeu de leur distribution bureaucratique dans le cadre d'un rationnement strict, les intellectuels du monde de l'édition ne peuvent compter que sur le pouvoir d'achat de la monnaie. Étant donné la désorganisation de l'approvisionnement, ce qu'Éléna Ossokina appelle « le marché », légal ou illégal, reste absolument central dans la vie quotidienne de la population, en dépit de la législation, très hostile à tout ce qui peut ressembler au « capitalisme ». Le niveau vertigineux des prix sur le marché est tel que les revenus tirés du travail littéraire ou éditorial ne permettent pas à ceux qui signent les contrats les plus juteux de se libérer du sentiment de leur pauvreté.

L'intelligentsia créatrice ne vit pas dans le luxe que Tchoukovski admire chez Alexeï Tolstoï et chez Pilniak, mais elle a conservé des temps anciens de coûteuses habitudes de confort.

Dans la vision de Tchoukovski, le fait qu'un écrivain dépense des centaines de roubles chaque mois au restaurant n'empêche nullement qu'il soit « pauvre », au contraire. Voici le portrait qu'il esquisse de Dmitri Sviatopolk-Mirski :

« Il a une vilaine barbe et un costume anglais tellement usé et déformé qu'il ne ressemble plus à rien. [...] C'est un démocrate convaincu, mais il est très pauvre. Il a hérité de ses ancêtres nobles un fort penchant pour la bonne chère. Il se ruine pour satisfaire son estomac. Chaque jour il laisse au gardien du National sa pauvre petite chapka et son manteau à courants d'air et se dirige vers le luxueux restaurant où il ne dépense pas moins de quarante roubles (car il mange, mais il boit, aussi), abandonnant quatre roubles de pourboire au serveur et un au gardien<sup>96</sup>. »

À propos de l'appartement de Seïfoullina, déjà évoqué, Tchoukovski note : « Impossible d'embaucher une bonne, car il n'y aurait pas de place pour elle. » Il ajoute immédiatement : « C'est elle [Seïfoullina] qui a préparé le repas dans leur minuscule cuisine<sup>97</sup>. » De l'une de ses visites à Chaguinian, dont il a refusé de partager le « fort maigre repas », il retient encore ce détail : « C'est sa sœur, sculpteur, qui fait la cuisine »<sup>98</sup>. Même aux yeux d'un écrivain « pauvre » comme Tchoukovski, il est inhabituel que des femmes de la condition de Seïfoullina et de Chaguinian n'aient pas d'employés de maison. Même si la rémunération des domestiques a toute chance d'être modeste, ils sont nourris et logés par leurs employeurs, ce qui occasionne des dépenses importantes, puisqu'il faut faire face à ces charges en s'adressant au marché.

Dans l'Union soviétique stalinienne, l'usage selon lequel les intellectuels, en principe, ne s'occupent pas eux-mêmes des tâches ménagères est une survivance baroque. L'intelligentsia créatrice est gouvernée par un habitus collectif remarquablement homogène, qui fait d'elle un monde fermé, par-delà la diversité des fortunes individuelles. Elle ne peut éviter de se mêler aux représentants de la nouvelle culture, dans les réunions et soirées commémoratives

---

<sup>96</sup> Čukovskij, p. 120/143-144, 27 janvier 1935. À titre de comparaison, notons qu'en 1933, le prix d'un repas dans les cantines d'État est, selon la catégorie à laquelle appartient le citoyen, de 84 kopecks (pour un ouvrier) à 2,08 roubles (pour un ingénieur), et de 5,84 roubles dans les restaurants commerciaux (cf. : E. Osokina, *op. cit.*, p. 113).

<sup>97</sup> Čukovskij, p. 34/44, 24 novembre 1931

<sup>98</sup> Čukovskij, p. 42/53, 3 décembre 1931.

auxquelles elle est appelée à participer, mais il existe entre ces deux mondes un abîme. Tchoukovski laisse échapper à propos d'une de ces soirées, donnée en l'honneur de Gorki, et présidée par un certain Baouzé : « Nous n'étions que trois écrivains (Eikhenbaum, Tchapyguine et moi), et nous nous sentions de trop<sup>99</sup>. » Un peu plus loin, Tchoukovski, dont le vocabulaire est d'ordinaire plutôt sobre, qualifie l'un des intervenants à cette soirée de « prostitué » (« *prostitut* »). La vieille intelligentsia se sent trop compétente, trop raffinée pour s'engager avec conviction dans ce que peuvent entreprendre les promoteurs de la nouvelle culture et travailler avec elle.

« J'ai fait la connaissance du poète Nikitine ; il ne connaît même pas les différentes sortes de mètres. J'ai décidé de lui montrer les iambes, les trochées, etc. Là, nouvelle surprise, je me suis aperçu qu'il ne savait pas ce qu'est un *accent tonique* ! Il écrit des vers, et il ne sait pas sur quelle syllabe tombe l'accent<sup>100</sup>. »

La « neutralité » de l'intelligentsia créatrice, son quant à soi lui valent les reproches de Gorki. Celui-ci l'accuse d'être attachée au passé, à une mentalité petite-bourgeoise, étriquée, prisonnière de représentations obsolètes<sup>101</sup>. Bien que la richesse et la pauvreté soient des notions relatives, les membres de l'intelligentsia créatrice évaluent leur niveau de vie en fonction de leurs aspirations et de la culture matérielle de leur milieu. Le dénuement, la misère de la masse de la population au début des années trente n'est pas l'étalon auquel l'intelligentsia mesure son bien-être domestique. L'intelligentsia n'a rien de commun avec « le peuple<sup>102</sup> ». Le sentiment qu'elle a de sa pauvreté ne se forme pas dans la comparaison avec le niveau de vie des autres composantes de la société soviétique de l'époque, mais en référence à celui dont elle bénéficiait avant la révolution, ou, pour ce qu'elle en sait, du standing des intellectuels étrangers. Quels que soient ses revenus, fussent-ils de « vingt mille roubles », la comparaison, dans les années trente, n'est pas à son avantage.

---

<sup>99</sup> Čukovskij, p. 71/86, 28 septembre 1932.

<sup>100</sup> Čukovskij, p. 19/31, 10 octobre 1930.

<sup>101</sup> Cf. M. Gor'kij, « Беседа с молодыми » (« Entretien avec des jeunes »), *Pravda et Izvestija*, 22 avr. 1934.

<sup>102</sup> Sur les établissements d'enseignement supérieur, lieu où se constate crûment l'abîme culturel qui sépare l'intelligentsia des classes populaires, cf. : Jean-Paul Depretto, *Pour une histoire sociale du régime soviétique (1917-1936)*, Paris : L'Harmattan, 2001, p. 240.